

Marc Strauss

Le transfert et l'amour

C'est évidemment une entreprise folle que de choisir un tel thème pour un exposé d'une vingtaine de minutes. Croyez que je l'ai mesuré, à mon corps défendant, comme on dit avec raison.

Notre thème général pour l'année étant les issues du transfert, j'avais pensé comme coulant de source d'interroger le devenir de l'amour selon ces issues du transfert, en précisant qu'issue ne veut pas dire fin. S'il peut y avoir une fin de la cure analytique, cela ne signifie pas en effet qu'il y ait une fin au transfert.

Un projet fou donc, fou comme le serait l'amour lui-même, selon l'avis de nombre de moralistes et de psychanalystes, Lacan en tête.

Je précise tout de suite : il n'en a pas dit que ça, mais ça il l'a dit aussi, et à de nombreuses reprises. Il a même donné la raison structurale de ce diagnostic : la conjonction de l'image du moi, moi idéal, imaginaire donc, avec l'idéal du moi, symbolique. C'est cette conjonction qui fait le coup de foudre. Il a précisé, d'une façon fort belle que, si on était sujet du désir, on n'était pas sujet de l'amour ; de l'amour, a-t-il dit dans le séminaire L'identification, on est victime : « Le sujet dont il s'agit, celui dont nous suivons la trace est le sujet du désir et non pas le sujet de l'amour pour la simple raison qu'on n'est pas sujet de l'amour : on est ordinairement, on est normalement sa victime, c'est tout à fait différent. En d'autres termes, l'amour est une force naturelle – L'amour, c'est une réalité, c'est pour cela que je vous dis « les dieux sont réels ». L'Amour, c'est Aphrodite qui frappe. On le savait très bien dans l'Antiquité. Cela n'étonnait personne. ¹»

Et bien sûr, tout sadisme mis à part, une victime est toujours comique, pour les autres, les spectateurs. La langue nous dit avec justesse

1 · Lacan J., Le Séminaire, livre IX, L'identification, 21/02/1962, inédit.

qu'on tombe amoureux, un peu comme on tombe dans la rue en glissant sur une peau de banane ; difficile de ne pas rire, même si dans un deuxième temps, qui suit immédiatement le premier, on peut être pris d'effroi et se précipiter au secours de la victime pour s'assurer, comme on dit joliment, qu'elle n'a rien. Ce serait le lieu de commenter les liens du comique et du surmoi car ce qui fait rire ne le fait qu'à la condition de n'y pas trop y réfléchir...

Donc, sentiment, voire passion comique, a dit Lacan de l'amour, comme des autres passions. Il donne d'ailleurs les deux ressorts du comique de l'amour, celui de la comédie antique, aristophanienne, qui ramène crûment les passions les plus enflammées aux besoins sexuels les plus élémentaires, celui de la comédie moderne qui montre la fixation obstinée et du coup ridicule sur un objet qui est par essence métonymique : ce n'est pas lui, ce n'est pas elle, pourtant ils, les amants, le croient.

I. Alors, première question, par la psychanalyse, guérit-on de l'amour ?

La réponse est simple pour Freud comme pour Lacan : évidemment non.

Pour Freud d'abord. L'amour, la restitution au sujet de sa capacité d'aimer, ne fait-elle pas au contraire partie du programme d'une cure bien menée, tel que nous l'a légué l'inventeur de la psychanalyse, à côté de la restitution de la capacité de travailler ?

Reste évidemment à définir cet amour auquel la psychanalyse permettrait d'accéder.

Si nous lisons le texte de Freud, « Observations sur l'amour de transfert », dans les *La technique psychanalytique*, la réponse, pour être énoncée simplement, n'en est pas moins complexe à saisir.

En fait, le commentaire de ce texte ne fait pas le cœur de mon propos de ce soir, mais je vous en recommande la lecture, on rit beaucoup en le lisant. Un comique qui est loin d'être involontaire chez Freud. Une citation parmi les plus drôles : après avoir parlé des femmes « à passions élémentaires », qui ne sont accessibles qu' « à la logique de la soupe et aux arguments des quenelles », il ajoute : « L'échec étant inévitable, il faut battre en retraite et il ne reste qu'à se demander comment la faculté d'édifier une névrose peut s'allier à un aussi incoercible besoin d'amour. » Prenons néanmoins comme exemple la façon dont il distingue à la fin de

son texte « le caractère d'un amour " véritable " ² » de l'amour généré par la situation transférentielle (p. 127). Il distingue trois critères de l'amour véritable. Le premier tient au fait que l'amour de transfert est provoqué par la situation analytique, le second au fait que la résistance qui domine la situation l'intensifie encore, le troisième au fait qu'il ne tient que fort peu compte de la réalité, s'avère plus déraisonnable, moins soucieux des conséquences, plus aveugle dans l'appréciation de l'être aimé. Et il ajoute pour conclure : « N'oublions pourtant pas que ce sont précisément ces caractères anormaux qui forment l'essentiel d'un état amoureux. ³ »

Freud consacre la fin de ce texte à montrer que l'amour qui apparaît en cours d'analyse est bien un amour authentique.

Quelle est alors l'action analytique sur l'amour ? Freud développe comment le propre de tout amour est qu'il n'en existe pas qui n'ait son prototype dans l'enfance. Et, à aucun moment il ne nous dira que l'analyse permet un autre type d'amour, un amour qui n'aurait pas son prototype dans l'enfance. Ce qu'il nous dit est qu'il s'agit de restituer au sujet la possibilité de disposer librement de sa faculté d'aimer. Toute la question porte donc sur cette liberté avancée par l'inventeur de la détermination inconsciente, cette liberté dont la seule évocation faisait ricaner un autre psychanalyste, J. Lacan.

Freud, qui n'était pas sot, s'essaie à en dire un peu plus : il s'agit de devenir irréprochable du point de vue psychologique et social. Quand on sait ce que Freud pensait du fait d'être irréprochable, de l'impossible démesure des exigences psychologiques et sociales, il n'est pas possible de considérer qu'il ne s'agisse pas là d'ironie. Néanmoins, il ajoute encore une référence à la liberté en parlant des patientes, au féminin toujours. (Est-ce lié à son expérience d'homme analyste ou est-ce parce que, lorsqu'on aime, on est toujours peu ou prou féminisé ?) Il écrit : « Pour qu'elle puisse obtenir cette victoire sur elle-même, l'analyste est tenu de lui faire traverser les périodes primitives de son évolution psychique, en lui permettant ainsi d'acquérir une plus grande liberté intérieure qui distingue l'activité psychique consciente – au sens systématique – de l'activité inconsciente. ⁴ »

2 · Freud S., « Observation sur l'amour de transfert », 1915, *La technique psychanalytique*, PUF, 1989, p. 127.

3 · Idem, p. 127.

4 · Idem, p. 129.

Encore une fois, quelle est cette libre disposition de la faculté d'aimer, qui nous laisse entendre que la faculté existe, mais qu'elle est entravée par la névrose, qu'elle est indisponible ?

Pour Lacan non plus, on ne guérit pas de l'amour, non seulement parce qu'on en est victime, mais surtout parce que l'amour est une signification. Il est ce qui se produit comme effet du désir. Effet du désir de l'un, le désirant, l'*éras*tes, sur l'objet de son amour, l'*éromenon*. Cet aimé se transforme, sous l'effet du désir de l'aimant, en aimant ; métaphore donc, substitution chez un sujet de la place d'aimé à celle d'aimant. Miracle de l'amour, dit même Lacan, qui était pourtant avare en bondieuseries. De quoi s'agit-il, sinon de cette chose assez extraordinaire, que le désir de l'un a un effet sur l'autre. Le désir et non la volonté, ou la coercion. Le désir de l'un est sans aucun pouvoir concret, il n'a rien, Aporia, qui le rende désirable au départ ; ce dénuement même produit chez l'autre, qui comme Alcibiade peut avoir tout, être plein comme un œuf nous dit Lacan, un désir en retour.

L'amour est donc transfert, effet de signification du transfert d'un manque, de l'un à l'autre.

C'est sur cette grille de lecture que Lacan situe aussi le transfert analytique, dans *Les quatre concepts fondamentaux* cette fois : « Derrière l'amour dit de transfert, nous pouvons dire que ce qu'il y a, c'est l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient ⁵».

2. S'il n'est pas question de guérir de ce miracle qui procède de la structure signifiante du désir des parlêtres que nous sommes, il nous fait poser autrement la question : si on ne guérit pas de l'amour, guérit-on l'amour ?

Question qui laisse entendre qu'il y aurait des amours plus maladiques que d'autres et cela sans préjuger pour le moment de savoir s'il y aurait des amours saines, même si c'est la question qui nous intéresse tous...

Alors, qu'il y ait des amours plus maladiques que d'autres, c'est bien sûr. Cela s'appelle la névrose, et il ne me semble pas que Lacan ait dérogé à cette définition freudienne des amours... faut-il dire pathologiques ? En

5 - Lacan J., Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Le Seuil, 1973, p. 229.

tout cas, pour reprendre la libre disposition de Freud, il est des amours empêchées – et des sujets qui s'empêchent non d'aimer, mais de savoir qu'ils aiment, et qui s'empêchent de savoir non ce qu'ils aiment, mais d'où ils aiment. D'où la remarque de Lacan au début du séminaire *Le transfert* : « La cellule analytique, même douillette, n'est rien de moins qu'un lit d'amour... j'entends partir de l'extrême de ce que suppose le fait de s'isoler avec un autre pour lui apprendre quoi ? – ce qui lui manque. ...Je ne suis pas là, en fin de compte, pour son bien, mais pour qu'il aime. Est-ce à dire que je dois lui apprendre à aimer ? ⁶»

Ce qui manque au névrosé, c'est un savoir sur son manque. Nous pourrions même dire que le névrosé ne veut pas savoir ce qui lui manque, mais qu'il s'accroche à ce qu'il a ; résistance de la névrose, théorisons-nous, avec ses conséquences sur ses amours et sur la forme que prend le transfert. C'est que l'amour, pour être une signification, une signification de la passation du désir, de sa métaphore, pour être passage du manque de l'un à l'autre, n'en a pas moins un effet d'être. Je le traduis en le caricaturant : puisque tu me désires, tu vas pouvoir me dire ce que j'ai en moi de si désirable et que j'ignore moi-même. D'où je t'aime à mon tour, pour que tu me restitues cet objet précieux que je suis à tes yeux, donc aux miens aussi, objet que je ne doutais pas d'être mais qui jusqu'à présent m'échappe. Toujours *Les quatre concepts...*, le même passage que tout à l'heure : « Le transfert est impensable, sinon à prendre son départ dans le sujet supposé savoir... Le sujet est supposé savoir, de seulement être sujet du désir... Cet effet est l'amour... comme tout amour, il n'est repérable (...) que dans le champ du narcissisme. Aimer, c'est essentiellement vouloir être aimé. ...l'amour intervient dans sa fonction de tromperie. L'amour, sans doute, est un effet de transfert, mais c'en est la face de résistance. Cela veut dire que le transfert n'est pas, de sa nature, l'ombre de quelque chose qui eût été auparavant vécu. Bien au contraire, le sujet, en tant qu'assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement, en se faisant aimer de lui. ⁷»

Quelques mots donc sur le narcissisme, qui demanderait de bien plus longs développements. Ce n'est évidemment pas pour rien que Freud développe ses considérations sur la vie amoureuse dans son texte de 1915 « Pour introduire le narcissisme ». Je renvoie en particulier aux dernières

6 · Lacan J., Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, Paris ; Le Seuil, 1991, pp. 24-25.

7 · Lacan J., Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Le Seuil, 1973, pp. 228-229

pages de la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » dans les *Ecrits*. Ce narcissisme, nous sommes habitués à le dédaigner, à le déconsidérer, le faisant relever de la pure illusion, de l'inconsistance négligeable et nous considérons à l'occasion qu'il n'est rien de mieux que de le laisser tomber. Mais, tout comme l'imaginaire auquel Lacan rend une place éminente à la fin de son enseignement, le narcissisme a une structure plus complexe. Il apparaît dans le texte dont je viens de parler presque pour la dernière fois sous la plume de Lacan – alors qu'il était extrêmement présent auparavant, quand il développait la structure imaginaire du moi avec le stade du miroir. Mais, si le terme de narcissisme disparaît presque, ce n'est pas le cas de sa problématique, reformulée à partir des deux concepts distincts que sont le moi idéal et l'idéal du moi. Or, autant le moi idéal relève en effet de l'inévitable vacillation de l'image, autant l'idéal du moi a une structure plus élaborée. Les insignes que le sujet prend de l'Autre et qui le composent – aussi insignifiants ou grandioses soient-ils – sont certainement des signifiants, mais ce sont aussi des mémoriaux. Mémoriaux d'une détresse primitive du sujet face à l'aperception du vide de son être, véritable mort qui, pour relever du narcissisme, n'en est pas moins authentiquement vécue par le sujet. Proximité de l'Idéal du moi et de la Chose dit à cette époque Lacan.

Les voies imaginaires, par lesquelles procède l'analyse, celles du fantasme et du narcissisme, pour trompeurs qu'ils soient sur une de leurs faces, sont donc celles de la mise à jour, de la révélation de l'être du sujet, non comme prédicat saisissable, articulable – souvenez-vous du « J'aime en toi plus que toi, je te mutile » – mais comme être de manque.

Je me mutile un peu à mon tour et j'accélère : quelles en sont les conséquences au regard de l'issue du transfert ? En termes tout à fait freudiens, je dirai la levée d'une fixation – d'une fixation à l'objet du fantasme comme réponse au désir de l'Autre ; d'une fixation à un scénario répétitif et vain. Les conflits, les oppositions entre l'idéal et le fantasme, façon de définir la névrose, se modifient radicalement ainsi.

Est-ce dire qu'il n'y a plus de place pour l'idéal ? Je ne le pense pas et il me semble que c'est ainsi que nous pouvons traduire la « remise au sujet de sa libre disposition » dont parle Freud : il ne s'agit certes pas de faire qu'il n'ait plus de valeurs, ni que ces valeurs s'équivalent toutes pour lui, mais au contraire, il s'agit de lui permettre d'exercer ces valeurs avec des objets plus pertinents, plus actuels, avec ce que cet terme évoque de résonance d'acte.

Pour conclure, voyons un passage où Lacan évoque l'amour, assez tardif. Non les passages du séminaire *Encore*, où il parle de l'âme qui âme l'âme, « hommosexuellement », avec deux m, mais celui de la « Lettre aux Italiens » : « Le savoir par Freud désigné de L'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu.

On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, – *sicut palea* – disait le Saint Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette tuile, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un *organon* ébauché. ⁸»

Qu'est cet amour plus digne ? Ce ne peut être cet amour hommosexuel dont il s'agit dans *Encore*, évoqué dans ce texte aux Italiens par la référence à l'*organon* et donc à Aristote. En effet, cet amour hommosexuel est justement un amour hors sexe, alors que le désir ne peut être considéré en dehors de sa réalité sexuelle. L'amour plus digne, ce n'est pas non plus l'amour de Dieu, un amour qui fait exister ce dernier, puisque l'existence du désir n'a nul besoin d'être soutenue, est elle bien réelle, trop réelle...

Proposition de réponse : serait-ce un amour où la transmission – car n'oublions pas que c'est de cela qu'il s'agit dans cette note italienne – où la transmission, qui procède toujours d'un manque et donc du désir, n'est pas celle du phallus, mais celle de l'objet ? Ainsi, de la reproduction de l'espèce humus humain se distinguerait, en s'y opposant, une « transmission » du désir de l'analyste. ■